

FEUILLETON DU "SAMEDI", 4 FÉVRIER 1899 (1)

LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

PREMIERE PARTIE

Les Deux Sœurs

XVI — LE CHATEAU DE MORGOFF

(Suite)



...et quelqu'un se dressait devant lui.

Son lit !... celui d'Adrienne !...

Car brusquement, les brumes de son cerveau s'étaient dissipées et elle redevenait — pour quelques minutes — aussi lucide qu'autrefois...

Et maintenant ses souvenirs se réveillaient en foule... maintenant elle reconnaissait tout !...

Cette chambre avait été jadis la sienne... celle aussi de sa sœur ! Combien de fois elles avaient joué là !...

Combien de fois leurs éclats de rire avait retenti entre ces murs à présent si tristes, si lugubres !

Et l'autre chambre, c'était celle de la baronne de Chancel... celle de leur mère !... Que de choses elle lui rappelait aussi !... Que de chers souvenirs elle y retrouvait !

— Morgoff !... Morgoff ! s'écria-elle. Le château de Morgoff !...

Et elle eut un cri de fureur et de désespoir... Elle venait de voir surgir devant elle la sombre et menaçante figure du baron de Chancel... l'hypocrite figure du comte de Guérande !... Elle croyait encore les sentir à côté d'elle, l'emportant à travers la nuit ! — Car

elle se rappelait bien !... Oui, c'étaient bien eux qu'elle avait vus !... c'étaient bien eux qui l'avaient jetée là... enfermée là !... Mais pourquoi ?... Que voulaient-ils donc faire d'elle ?... Et lui, mon Dieu, et lui Maurice !... Maurice !... Qu'avaient-ils fait aussi de lui ?...

Et c'étaient à présent des cris déchirants, des cris terribles qui lui déchiraient la poitrine...

Les poings crispés, livide, reprise de folie, elle s'était mise à courir, se heurtant aux murs, cherchant une issue pour fuir... Et ses cris de plus en plus aigus, de plus en plus perçants, remplissaient maintenant tout le château et faisaient frissonner la vieille Micheline elle-même... la vieille Micheline qui accourait, l'entraînait, la ramenait de force là-haut, dans sa chambre, où plutôt dans son cachot.

D'autres jours s'étaient encore écoulés pendant lesquels Yvonne était retombée dans sa nuit profonde...

Cependant quelque chose encore survivait en elle : le souvenir de son enfant, dont le nom montait sans cesse à ses lèvres.

Au moindre bruit, elle tressaillait, prêtant l'oreille, écoutant si ce n'était pas lui qui allait entrer. Parfois aussi elle se figurait qu'il était près d'elle et elle se mettait à lui parler. Alors la pauvre folle était heureuse et son regard rayonnait de joie.

Mais ses nuits étaient terribles. Elle ne pouvait fermer les yeux, sans avoir aussitôt d'affreux cauchemars dont elle se réveillait brusquement, le front inondé de sueur, le cœur serré d'angoisse et d'épouvante. Dressée sur son lit, elle épiait le silence, croyant qu'elle venait d'entendre son fils se plaindre et sangloter.

— Maurice, est-ce toi ?... est-ce toi ? criait-elle.

Et elle ne se rendormait plus et restait jusqu'au jour à guetter et à épier encore.

Mais un soir, comme elle venait à peine de se coucher, elle tressaillit.

Cette fois, ce n'était pas un rêve qui la trompait... cette fois elle entendait bien là, tout près d'elle, des plaintes, des gémissements, le bruit sourd de sanglots étouffés.

D'un bond, elle se dressa encore, criant, comme toujours :

— Est-ce toi, Maurice ?... Est-ce toi ?

Aucune voix ne lui répondit, et cependant les mêmes plaintes, les mêmes gémissements, les mêmes sanglots continuaient.

Elle prêta l'oreille... écouta longuement.

Oui ! oui ! quelqu'un était là qui pleurait, qui se désespérait !... Mais où donc ?... D'où pouvait venir cette voix si faible et si triste ?

Et elle venait d'écouter encore, quand elle eut un nouveau tressaillement.

C'était là, derrière son lit... là, derrière ce mur, contre lequel maintenant elle venait de coller l'oreille !...

Et, très distinctement, elle percevait à travers les sanglots des mots entrecoupés, des phrases balbutiées, dont elle ne pouvait comprendre le sens, mais dont elle restait toute saisie, car elle venait de reconnaître la voix d'un enfant !

Et, soudain, Yvonne devint plus blanche qu'une morte !

A cette voix qui maintenant priait, suppliait, une autre voix venait de répondre, et cette voix-là, elle n'avait pu l'entendre sans que tout son sang se glaçât dans ses veines.

Car c'était celle de son bourreau !... c'était celle du comte de Guérande !

— Oh ! oui, c'est lui !... oui, c'est lui, j'en suis sûre ! s'écria-t-elle, tandis qu'un miracle encore se faisait, que pour quelques instants encore, un peu de raison lui revenait.

Et maintenant elle n'écoutait plus, elle cherchait à voir... Mais comment ?... A tout hasard ses yeux fouillaient le mur, cherchaient un trou, une fissure...

Et, tout à coup, dans un angle, où sous le poids du plafond, le mur semblait s'être affaissé, elle entrevit un mince filet de lumière filtrant à travers quelques pierres disjointes.

Retenant son souffle et se haussant sur la pointe des pieds, Yvonne plongeait avidement son regard dans la chambre voisine.

Ses yeux étincelants cherchaient de Guérande, mais elle ne le voyait pas, plutôt, elle ne voyait rien, car, beaucoup plus vaste que la sienne, cette chambre n'était éclairée que par la clarté d'une bougie qui en laissait la plus grande partie dans l'ombre.

Mais dans cette ombre, et tout au fond de la pièce d'où partaient à présent les sanglots de l'enfant, deux silhouettes semblaient se mouvoir dans une lutte désespérée et furieuse.

Et, tout à coup, le groupe apparut en pleine lumière, et Yvonne ne put retenir un cri de pitié.

De Guérande ! — car c'était bien ce misérable ! — venait de repousser de toutes ses forces une enfant, une petite fillette d'une dizaine d'années qui, les cheveux épars et étrangement pâle, se cramponnait éperdument à lui.

La petite était tombée sur les genoux, mais elle s'était relevée si vite qu'il l'avait aussitôt retrouvée devant lui. Et les bras étendus, les yeux remplis d'épouvante, elle lui barrait la porte.

(1) Commencé dans le numéro du 21 décembre 1898.

LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE

POUR LES

FEMMES PALES ET FAIBLES